

## **Lectures d'une écriture : *Peau noire masques blancs* de Frantz Fanon**

Dans les pages conclusives de son *Portrait* de F. Fanon, Alice Cherki avance une distinction pertinente concernant les enfants d'immigrés, entre ceux issus « d'un monde paysan, pauvre, populaire » et ceux issus d'une classe plus aisée : « Les enfants immigrés de la bourgeoisie et des intellectuels d'Afrique du Nord et d'Afrique noire peuvent, quel que soit leur déchirement, construire sans trop de difficulté leur entre-deux. Non dépourvus de repères, d'espaces de parole négociables, de pluralités identificatoires, ils parviennent à créer et susciter des lieux de passage, à inscrire pour l'autre, au un par un, l'altérité autrement que sous la forme d'un spectre effrayant. [...] « Où sont les lignes de force qui ordonnent ? » disait Fanon. Où sont les repères symboliques ? »<sup>1</sup> Fanon peut être intégré à cette appréciation comme fils de la petite bourgeoisie antillaise, interpellé lors de sa venue en France sur son être et choisissant, dans le bagage intellectuel qu'il se forge, les armes qui vont, en neuf années, faire de son œuvre une force d'interpellation, suscitant des lieux de passage pour outiller autrement les catégories habituelles de pensée de son temps.

C'est de cette piste que je pars en me focalisant sur le jeune Fanon, celui qui précède l'expérience algérienne et africaine, celui qui se pose des questions dans l'effervescence provoquée par la négro-Renaissance de Harlem et par le mouvement de la négritude dans *Peau noire masques blancs*. Dans la continuité de son travail et de sa réflexion, je terminerai par deux créations contemporaines, celles de deux artistes qui poursuivent dans le sens que lui et d'autres ont impulsé : l'oratorio que lui dédie Jacques Coursil dans son CD, *Clameurs*<sup>2</sup> et l'hommage à Césaire qu'Abd Al Malik inclut dans son CD, *Dante*<sup>3</sup>. On comprendra, dans la suite de ma contribution pourquoi je me réfère à Césaire en évoquant le jeune Fanon.

Mais, tout d'abord, il faut rappeler, dans un rapide point biographique, qui est Fanon alors ? Après la guerre et son retour du front, il est rentré en Martinique pour passer son baccalauréat ; il s'est engagé dans la campagne électorale de Césaire en 1946, même s'il ne partage pas ses convictions départementalistes car cette campagne entraîne un élan de mobilisation de la jeunesse martiniquaise en dehors des partis traditionnels. Il obtient ensuite une bourse en qualité d'ancien combattant et choisit de s'inscrire en médecine à Lyon : il cumulera les diplômes : médecine légale, pathologie tropicale, licence de psychologie. Il se spécialise en psychiatrie et s'intéresse simultanément aux Lettres, à la philosophie et à la sociologie. En 1947 quand son père meurt, il a 22 ans. En 1952, il publie son premier article, « Le syndrome nord-africain », dans la revue *Esprit*, grâce à des amis de J-M. Domenach. Fanon est passionné par la psychiatrie où il va s'engager totalement. Le 29 novembre 1951, il soutient sa thèse qui n'était pas celle souhaitée, *Essai sur la désaliénation du Noir*, car il

---

<sup>1</sup> Alice Cherki, *Frantz Fanon, Portrait*, Paris, Le Seuil, 2000, p. 297. Dans *Peau noire masques blancs* (1952), notre édition de référence est celle du Seuil-Points, p. 30 : « Je me souviens, il y a un peu plus d'un an, à Lyon, après une conférence où j'avais tracé un parallèle entre la poésie noire et la poésie européenne, de ce camarade métropolitain me disant chaleureusement : "Au fond, tu es un Blanc". Le fait pour moi d'avoir étudié à travers la langue du Blanc un problème aussi intéressant me donnait droit de cité. »

<sup>2</sup> Universal Musique Jazz, 2007.

<sup>3</sup> Universal Music France, 2009.

s'était heurté à un refus de l'université sur la forme et le contenu de son mémoire. Aussi rédige-t-il un mémoire plus conforme aux attentes et la « thèse » refusée est publiée en 1952, au Seuil, sous le titre conseillé par F. Jeanson, *Peau noire, masques blancs*.

« Dis-moi qui tu lis, je te dirai qui tu es ». *Peau noire masques blancs* a les lourdeurs d'un premier travail universitaire (avec répétitions, lenteurs démonstratives et pléthore de citations, intéressante dans notre perspective) ; il en a aussi les fulgurances d'un jeune auteur qui, déjà, dépose dans ces pages quelques-unes des idées qui deviendront ses lignes de force. L'examen de ses citations et références est un très bon témoin de ce qu'il a lu, des milieux qu'il fréquente, de ce qui le sollicite et lui parle. Nous privilégions et isolons les références littéraires par rapport aux autres (psychiatriques et philosophiques<sup>4</sup>, cinéma américain et BD). A partir de ces lectures – certaines issues de la formation mais d'autres, celles qui lui servent de socle, découvertes personnelles dans une actualité qui le campe bien comme un passionné de livres et de « la Question noire » et son dépassement –, il construit une écriture et articule son argumentation.

### Un feu d'artifice de noms et de livres

Toutes sortes de noms apparaissent dont on peut penser que Fanon a lu les œuvres directement ou de seconde main. Ainsi de Gobineau (p.8), Valéry (p.14) : le premier est cité à charge, le second très positivement, pour son vers sur le langage, « le dieu dans la chair égaré » ; plus loin évoquant le « Tabernacle » que représente la France et sa culture pour le jeune Antillais, s'égrènent les noms de Montesquieu, Rousseau, Voltaire (p.18). De la même façon, à différents moments de son argumentation apparaissent les noms d'Etiemble (p.40, 139)<sup>5</sup>, de Paul Morand (p.47), d'Artaud (p.97), de Pascal et Descartes (p.97), de Villon, de Taine (p.98), de Boris Vian (p.129) ; d'autres encore : « nombreux sont, en Martinique, ceux qui à vingt ou trente ans se mettent à travailler Montesquieu ou Claudel dans le seul but de les citer. C'est que, par la connaissance de ces auteurs, ils comptent faire oublier leur noirceur. » (p.156).

Beaucoup plus intéressant et spécifique pour l'époque, la citation de noms d'intellectuels noirs d'Amérique et de France. C'est bien entendu l'analyse du roman de Mayotte Capécia, *Je suis Martiniquaise* – qui vaut actuellement à Fanon, les foudres tenaces des féministes américaines –, sa compatriote martiniquaise (p.32 à 42, note en p.132), celle de *Nini* du Sénégalais Abdoulaye Sadjji (p.42 et sq.) et d'*Un homme pareil aux autres* du Franco-guyanais René Maran, (p.52 à 60)<sup>6</sup>. L'objectif ici est de démonter le processus d'aliénation et de soumission à la culture métropolitaine que la première série de citations avait inscrite dans le cursus de légitimation des intellectuels de l'époque dans le champ intellectuel et littéraire français. En effet, dès le début de l'essai, il affirmait : « Tout peuple colonisé – c'est-à-dire tout peuple au sein duquel a pris naissance un complexe d'infériorité, du fait de la mise au tombeau de l'originalité culturelle locale – se situe vis-à-vis du langage de la nation civilisatrice, c'est-à-dire de la culture métropolitaine. »<sup>7</sup>

---

<sup>4</sup> Raison pour laquelle nous ne nous attarderons pas sur le chapitre 4, « Du prétendu complexe de dépendance du colonisé », consacré à la critique de l'ouvrage d'O. Mannoni et qu'A. Cherki a analysé : cf. op. cit., p. 49 et sq.

<sup>5</sup> Aujourd'hui où nous connaissons le lien entre Etiemble et Mayotte Capécia, cette citation est moins anodine qu'il n'y paraît.

<sup>6</sup> On constate que dans l'analyse de ce roman contemporain des recherches de Fanon, le jeune universitaire ne cite à aucun moment le Prix Goncourt de 1921, comme s'il l'ignorait. On voit donc qu'il lit des œuvres qui sont contemporaines à sa thèse mais pas nécessairement dans une perspective d'approfondissement critique comme le ferait un littéraire. Il note bien la culture classique de Maran avec les noms de Gide et de Stendhal.

<sup>7</sup> *Peau noire masques blancs*, op. cit., p.14.

Ce sont enfin les auteurs connus par la frange la plus consciente de l'intelligentsia noire : les noms des afro-américains Langston Hughes, Chester Himes (p.127), Richard Wright (p. 113, 148, 177 note 7)<sup>8</sup> ; le choix de noms de poètes de l'*Anthologie* de Senghor et d'extraits de leurs poèmes : Jacques Roumain (p.109, 110), David Diop (p.111) ; Senghor, lui-même, dans le chapitre 5 lorsqu'il analyse, de façon tout à fait pionnière, la fascination exercée par la négritude et les impasses qui sont ou seront les siennes, dans « L'expérience vécue du noir » [illusion senghoriennes, p. 98-99, la fameuse phrase que Fanon rejette sans concession, p.102] ; les noms du milieu de *Présence Africaine*, la revue étant plus d'une fois citée : Alioune Diop (p. 149, 151), Cheik Anta Diop (p.21), Gilbert Gratiant (p.21)] ; et même d'Afrique du Sud, Alan Paton pour *Pleure ô pays bien aimé* qui avait eu un très grand retentissement<sup>9</sup>.

Ce dernier nom permet d'associer les intellectuels « blancs » qui ont écrit sur la question « noire » : Michel Leiris qui est cité plusieurs fois, particulièrement pour sa définition du créole (p.21, 22, 31), Charles-André Julien et André Breton pour leur propension naïve à « colorer » le talent d'un écrivain : le premier pour avoir écrit à propos de Césaire, « un grand poète noir agrégé de l'Université » (p.31)<sup>10</sup> et Breton « grand poète noir » ; Victor Schœlcher (p.106). Notons qu'il pousse la coquetterie jusqu'à citer un dramaturge espagnol du Siècle d'or, André de Claramonte, en précisant que les citations qu'il fait de sa pièce sont sa propre traduction (p.173, 174) ; citation plus surprenante que celle de *La Tempête* de Shakespeare qu'il sollicite pour le viol de Miranda et l'obsession du viol de la Blanche par le Noir (p.87) : déjà une formulation particulièrement bienvenue réunissait Shakespeare et Defoe comme écrivains ayant fictionnalisé le rapport de dépendance et de domination lorsqu'il se fait écho ironique de la position du Blanc : « Il nous arrive de nous entretenir avec des étudiants d'origine étrangère. Ils parlent mal le français : le petit Crusoé, alias Propspéro, se trouve alors à son aise. » (p.28).

Dans le fleuve de ces noms, deux intellectuels reviennent un nombre de fois impressionnant, formant le socle de la Référence : Sartre et Césaire.

## Sartre

L'écrivain français arrive en seconde place dans les citations privilégiées par Fanon, essentiellement à propos de *Réflexions sur la question juive* pour souligner les parallèles entre la situation du juif et celle du nègre (p. 70, 75, 98, 99, 107 ; appréciation : démonstration magistrale, p.130) et pour sa préface à l'*Anthologie* de Senghor, *Orphée Noir*. Celle-ci est introduite très vite, sans même le nom de Sartre, attestant ainsi du degré d'assimilation du mythe dans la pensée de Fanon : « Il y a une zone de non-être, une région extraordinairement stérile et aride, une rampe essentiellement dépouillée, d'où un authentique surgissement peut prendre naissance. Dans la majorité des cas, le Noir n'a pas le bénéfice de réaliser cette descente aux véritables Enfers. » (p.6) Les idées développées par Sartre sont re-formulées et critiquées, Fanon en ayant une contestation très respectueuse mais une contestation néanmoins ; à propos de la langue française, « Jean-Paul Sartre, dans son Introduction à *l'Anthologie de la poésie nègre et malgache*, nous dit que le poète noir se retournera contre la langue française, mais cela est faux quant aux poètes antillais » (p.21)<sup>11</sup>. Plus

<sup>8</sup> Allusion à La Case de l'oncle Tom, p. 140.

<sup>9</sup> Publié en 1948 et traduit en français en 1950.

<sup>10</sup> Il se pourrait ici que Fanon confonde entre Césaire et Senghor puisque c'est à celui-ci que C-A. Julien a commandé l'*Anthologie* poétique pour la commémoration de l'abolition de l'esclavage, en 1948. Césaire n'a jamais été reçu à l'agrégation, Senghor, oui.

<sup>11</sup> Affirmation très péremptoire car Fanon considère le créole comme un « patois » différent des langues africaines comme le oulof et le peuhl (p.22). Il est évident ici qu'il réagit sans approfondissement de la question linguistique.

fondamentalement, il remet en cause l'interprétation sartrienne d'une poésie de la revanche et de la haine, située dans le temps et de son incompréhension de la révolte de cette poésie qui est révolte d'humanité avant même d'être « le grand cri nègre » et donc qui n'est pas passagère mais essentielle. Il cite le début d'*Orphée noir* : « Sartre commence ainsi son *Orphée noir* : "Qu'est-ce donc que vous espérez quand vous ôtiez le bâillon qui fermait ces bouches noirs ? Qu'elles allaient entonner vos louanges ? Ces têtes que nos pères avaient courbées jusqu'à terre par la force, pensiez-vous, quand elles se relèveraient, lire l'adoration dans leurs yeux ?" Je ne sais pas, mais je dis que celui qui cherchera dans mes yeux autre chose qu'une interrogation perpétuelle devra perdre la vue ; ni reconnaissance ni haine. Et si je pousse un grand cri, il ne sera point nègre. Non, dans la perspective adoptée ici, il n'y a pas de problème noir. Ou du moins, s'il y en a un, les Blancs n'y sont intéressés que par hasard. C'est une histoire qui se passe dans l'obscurité, et il faudra bien que le soleil que je transhume éclaire les moindres recoins. » (p.23).

Plus loin dans la remise en cause de l'analyse de Sartre (le chapitre 5 déjà évoqué), à propos du « racisme antiraciste », Fanon, cite tout le passage d'*Orphée noir* et commente : « Quand je lus cette page, je sentis qu'on me volait ma dernière chance. Je déclarai à mes amis : "La génération des jeunes poètes noirs vient de recevoir un coup qui ne pardonne pas." On avait fait appel à un ami des peuples de couleur, et cet ami n'avait rien trouvé de mieux que montrer la relativité de leur action. Pour une fois, cet hégélien-né avait oublié que la conscience a besoin de se perdre dans la nuit de l'absolu, seule condition pour parvenir à la conscience de soi. Contre le rationalisme, il rappelait le côté négatif, mais en oubliant que cette négativité tire sa valeur d'une absoluité quasi substantielle. La conscience engagée dans l'expérience ignore, doit ignorer les essences et les déterminations de son être.

*Orphée noir* est une date dans l'intellectualisation de l'*exister* noir. Et l'erreur de Sartre a été non seulement de vouloir aller à la source de la source, mais en quelque façon de tarir cette source. [...] Jean-Paul Sartre, dans cette étude, a détruit l'enthousiasme noir [...] Je ne suis pas une potentialité de quelque chose, je suis pleinement ce que je suis. Je n'ai pas à rechercher l'universel. » (p.107 à 109).

## Césaire

Et pour contrer plus définitivement *Orphée noir* de Sartre, c'est Césaire qui est appelé à la rescousse : « Ce qui est certain, c'est qu'au moment où je tente une saisie de mon être, Sartre, qui demeure l'Autre, en me nommant m'enlève toute illusion. Alors que je lui dis :

« Ma Négritude n'est ni une tour, ni une cathédrale,  
elle plonge dans la chair rouge du sol,  
elle plonge dans la chair ardente du ciel,  
elle troue l'accablement opaque de sa droite patience... »<sup>12</sup>

Alors que moi, au paroxysme du vécu et de la fureur, je proclame cela, il me rappelle que ma négritude n'est qu'un temps faible. [...] Sans passé nègre, sans avenir nègre, il m'était impossible d'exister ma nègrerie. Pas encore blanc, plus tout à fait noir, j'étais un damné. Jean-Paul Sartre a oublié que le nègre souffre dans son corps autrement que le Blanc. Entre le Blanc et moi, il y a irrémédiablement un rapport de transcendance » (p.111, 112). Les études de Sartre ne peuvent donc s'appliquer à une conscience nègre.

---

<sup>12</sup> Le « je » du *Cahier* devient « Je » Fanon. Il fait sien l'énoncé.

Ainsi la puissance poétique est essentiellement ressentie comme s'originant chez Césaire. Il est, très évidemment, la référence majeure de cet essai. Tout d'abord parce qu'il l'ouvre puisque c'est une citation du *Discours sur le colonialisme* qui constitue le premier exergue et qui donne véritablement le ton : « Je parle de millions d'hommes à qui on a inculqué savamment la peur, le complexe d'infériorité, le tremblement, l'agenouillement, le désespoir, le larbinisme. » Ensuite parce qu'il ne quitte plus l'essai : il est cité en complicité (p.17 et 19) quand il s'agit de faire siennes ses descriptions et évocations de Fort-de-France et de les intégrer dans son propre discours : « Oui, cette ville est lamentablement échouée. Cette vie aussi ». Lorsqu'il s'agit d'évoquer la puissance de langage, c'est Césaire qui revient ; s'il faut qu'une Antillaise justifie son désir d'épouser un Blanc, c'est encore Césaire qui sert d'alibi. Lorsqu'il faut appareiller la critique de Mannoni, Fanon rappelle longuement (les citations de Césaire sont toujours importantes) le parallèle fait par lui entre nazisme et colonialisme (p.73). Lorsqu'il ironise : ces gens-là (entendez les colonisés) ne se plaignant jamais... voyez : « Au bout du petit matin, au-delà de mon père, de ma mère, la case gerçant d'ampoules... », toute une page du *Cahier* (p.77) est insérée. Deux pages plus loin, c'est une autre page du *Cahier* qui est citée (p.79). Si Victor Schoelcher est cité, c'est parce que son livre est présenté par Césaire. Dans la reconstitution du parcours de la Négritude (chapitre 5), tout ce qui entraîne l'adhésion du jeune essayiste (très critique par rapport à l'essentialisme de Senghor), ce sont encore les mots de Césaire.

Par trois fois, le discours insiste sur la citation : « Et nous faisons encore appel à Césaire » (p.72) ; « C'est seulement avec l'apparition d'Aimé Césaire qu'on a pu voir naître une revendication, une assomption de la négritude » (p.124-125) ; « Encore une fois, nous ferons appel à Césaire ; nous voudrions que beaucoup d'intellectuels noirs s'en inspirent. Il faut qu'à moi aussi je me répète : " Et surtout, mon corps, aussi bien que mon âme, gardez-vous de vous croiser les bras en l'attitude stérile du spectateur, car la vie n'est pas un spectacle, car une mer de douleurs n'est pas un proscénium, car un homme qui crie n'est pas un ours qui danse..." » (p.151). Et ce geste du corps de Césaire, le Rebelle : « il ne laisse pas le Noir en bas. Il le prend sur ses épaules et le hisse aux nues » (p.156). Suivent deux pages longues du *Cahier* et un peu plus loin un extrait de *Et les chiens se taisaient* que Fanon a lu dans sa première version, publiée dans *Les Armes miraculeuses* (p.160).

« Et surtout mon corps » de Césaire ne fait-il pas écho à la dernière phrase de *Peau noire masques blancs* : « ô mon corps fais de moi toujours un homme qui interroge ».

Fanon est un lecteur et même un grand lecteur. Il lit des ouvrages d'actualité. Il est à la pointe de ce qui paraît sur ce qu'on appellerait la « question noire ». Mais il récuse cette assignation à la race tout au long de l'essai et particulièrement dans l'introduction et la conclusion. Il refuse d'être prisonnier de la race et de l'esclavage.

Cet ancrage dans les écrits et les idées de Césaire et de quelques autres est visible. Mais aussi et déjà le désir tenace de les dépasser.

## **Aujourd'hui**

Jacques Coursil déclare dans un entretien à RFO Martinique en août 2008 : « Avec Frantz Fanon, j'ai voulu revenir à un Fanon plus jeune, avant la publication des *Damnés de la terre*, avant que la guerre d'Algérie commence, avant même qu'il connaisse l'Algérie. A cette époque ce n'était pas encore un héros révolutionnaire. Le jeune Fanon qui publie *Peau noire masques blancs* dit des choses sur le racisme comme essayiste, comme analyste qui a envie de détruire une architecture de fantasmes. » Alternant voix et choix d'énoncés dans l'essai et trompette, le musicien offre une lecture de Fanon tout à fait bouleversante. A défaut de pouvoir citer la musique, citons au moins les mots de son « Oratorio pour Frantz Fanon ».

« OUI  
L'homme est un OUI  
Mais c'est un NON aussi.  
Non, au mépris.  
Non, au meurtre de ce qu'il y a de  
plus humain dans l'humain !  
La liberté

Des tonnes de chaînes,  
des orages de coups,  
des fleuves de crachats  
ruissellent sur mes épaules.  
Je sentis naître en moi des lames  
de couteau.  
Et plus violente retentit ma clameur  
Eiah !  
Je suis nègre.  
Mais je n'ai pas le droit de me  
laisser ancrer.  
Non !  
Je n'ai pas le droit de venir et de  
crier ma haine.  
-pas le droit,  
de souhaiter la cristallisation  
d'une culpabilité  
envers le passé de  
ma race –  
Dois-je me confiner  
à la répartition raciale  
de la culpabilité ?  
Non, je n'ai pas le droit  
d'être un Noir.  
-je n'ai pas le droit d'être  
ceci ou cela...  
Le Nègre n'est pas,  
pas plus que le Blanc.  
Je demande qu'on me considère  
à partir de mon Désir.  
Je me reconnais un seul droit :  
d'exiger de l'autre  
un comportement  
humain.  
Le malheur et l'inhumanité du Blanc  
Sont d'avoir tué l'humain  
quelque part.  
Le malheur du nègre  
est d'avoir été esclave.  
Mais je ne suis pas esclave  
de l'esclavage

qui déshumanisa mes pères.  
Je suis homme  
et c'est tout le passé du monde  
que j'ai à reprendre.  
-la guerre du Péloponnèse  
est aussi la mienne  
que la découverte de la boussole.  
Je ne suis pas seulement responsable  
de Saint-Domingue –  
La densité de l'Histoire  
ne détermine aucun de mes actes.  
Je suis mon propre fondement.  
Exister absolument.  
Je n'ai ni le droit ni le devoir  
d'exiger réparation  
pour mes ancêtres domestiqués.  
Pas le droit de me cantonner  
dans un monde de réparations  
rétroactives.  
Je ne suis pas prisonnier de  
l'Histoire :  
Il y a ma vie prise  
au lasso de l'existence.  
Il y a ma liberté.  
Il n'y a pas de mission Nègre  
Pas de fardeau Blanc.  
Pas de monde blanc,  
pas d'éthique blanche,  
pas d'intelligence blanche.  
Il y a de part et d'autre du monde  
des humains qui cherchent.  
Ô mon corps,  
fais de moi toujours  
un homme qui interroge !

Enfin, comme Fanon le faisait dans son premier essai et à... 55 ans de distance, le rappeur Abd-Al-Malik rend hommage à Césaire, après sa mort. Il n'y a pas ici d'influence de Fanon sur lui mais plutôt une fraternité. Comme je le rappelais en ouverture à travers la citation d'Alice Cherki, « ils parviennent à créer et susciter des lieux de passage, à inscrire pour l'autre, au un par un, l'altérité autrement que sous la forme d'un spectre effrayant. » Malgré la « frontière invisible » toujours existante, de jeunes intellectuels noirs, sans renoncer à ce qu'ils sont, refusent de se laisser enfermer. Parallélisme donc plutôt que filiation avec d'autres moyens que ceux qu'utilise Fanon entre 1952 et 1961. « Césaire (Brazzaville via Oujda) », c'est sur sa place décalée qu'insiste Abde Al Malik, en 2009 et le dépassement des clivages.

« J'étais allongé dans une chambre d'hôtel au Maroc et Césaire était mort. Je pensais à ça, à lui au fait que je suis Noir et d'autres choses encore. Le hall grouillait d'intellectuels et d'artistes, j'en avais salué quelques-uns avant de prendre l'ascenseur. Lorsqu'on m'invitait à ce genre d'événement non pas que j'étais pris par la peur. Mais une sensation étrange de

sentiments mêlés me questionnait sur ma place.[...] *Quant à moi, c'est par le mot, le mythe, l'Amour et l'humour qu'au cœur du vivant il s'agissait de s'installer. Noir comme un département de l'humanité. Noir comme l'universel son singulier. Noir comme s'il s'agissait d'aimer.* » Cette dernière proposition forme la scansion et revient trois autres fois. « [...] Quelle image avions-nous de nous-mêmes au temps de Senghor et de Diop au fait ? Tout cela est tellement loin pour ma génération comment voulez-vous qu'on s'en souvienne ? De ceux qu'on fait que bien qu'ayant grandi dans le ghetto notre esprit n'y vive pas. Lorsqu'on trouve normal d'être libre et debout, eux se sont battus pour la fierté d'être soi. Mais un sentiment me fait me demander ce que pensait réellement Césaire de nous [...]. J'étais allongé dans une chambre d'hôtel au Maroc et Césaire était mort. Mais de Fort-de-France à Oujda, de Cayenne à Brazzaville il rassemble encore. Intellectuels, peuples des cités. Noir ou blanc je vous salue de la part du Nègre fondamental. Lorsque je me rebelle c'est mu par le devoir impérieux de l'excellence de mon style. Moi, laminaire, je reprends le flambeau avec mes flows, avec mon cœur, avec ma bande [...].Mais il faut rendre à Césaire ce qui appartient à Césaire. Coupe la musique... écoutez ça :

*dorsale bossale*

il y a des volcans qui se meurent  
il y a des volcans qui demeurent  
il y a des volcans qui ne sont là que pour le vent  
il y a des volcans fous  
il y a des volcans ivres à la dérive  
il y a des volcans qui vivent en meute et patrouillent  
il y a des volcans dont la gueule émerge de temps en temps  
véritables chiens de mer  
il y a des volcans qui se voilent la face  
toujours dans les nuages  
il y a des volcans vautreés comme des rhinocéros fatigués  
dont on peut palper la poche galactique  
il y a des volcans pieux qui élèvent des monuments  
à la gloire des peuples disparus  
il y a des volcans vigilants  
des volcans qui aboient  
montant la garde au seuil du Kraal des peuples endormis  
il ya des volcans fantasques qui apparaissent  
et disparaissent  
(ce sont jeux lémurien)s  
il ne faut pas oublier ceux qui ne sont pas les moindres  
les volcans qu'aucune dorsale n'a jamais repérés  
et dont de nuit les rancunes se construisent  
il y a des volcans dont l'embouchure est à la mesure  
exacte de l'antique déchirure

« il y a des volcans vigilants [...] il y a des volcans dont l'embouchure est à la mesure exacte de l'antique déchirure », comment ne pas penser à Frantz Fanon ?